

L'Eventail

ART | CULTURE | GOTHA
TENDANCES | PATRIMOINE
HISTOIRE | MONDANITÉS
IMMOBILIER DE PRESTIGE
VOYAGES + CAHIER FRANCE

Samba do Brazil

VIVA O CARNAVAL

Ipanema

Une déco signée Pinto

Christine de Ligne

Une princesse belge
Brésilienne de cœur

Paraty

Paradis des artistes
Un style colonial intact !

Bibliothèque Solvay

Une résurrection



“Quand on rentre dans cette cathédrale laïque, offerte par un mécène pour faire de la recherche, c’est merveilleux. Symboliquement, ce bâtiment est très fort.”

Après plusieurs phases de restauration, la dernière s’étant achevée en 2012, la bibliothèque Solvay – de son vrai nom l’Institut de Sociologie Solvay – a reçu le prix Europa Nostra. Cette distinction souligne l’excellence du travail qui a été mené et l’intérêt que représente cette œuvre architecturale dans le cadre de la protection du patrimoine européen.

L’EVENTAIL A RENCONTRÉ FRANCIS METZGER, ARCHITECTE en charge de la restauration de l’institut. Quant tout a commencé, à la fin des années 1980, il était encore jeune architecte débutant. Actuellement, il est à la tête d’un studio, MA2, et a un panel de belles réalisations à son actif, tant dans la création (le complexe sportif Kinetix) que dans la restauration (la maison Autrique, la villa Empain, etc.).

L’Eventail – En 2012, la Bibliothèque Solvay a été lauréate du prix du patrimoine culturel de l’Union européenne dans la catégorie “conservation”. Quelle est la genèse de ce projet architectural ?

Francis Metzger – “C’est une longue histoire. Je crois que l’on doit revenir vingt ans plus tôt, en 1992. J’avais une trentaine d’années. À l’époque, on me confie le projet de restauration de cet immeuble qui est abandonné dans un parc. Quand j’entre pour la première fois dans la Bibliothèque Solvay, elle est dévastée : les fenêtres sont murées, des vandales sont passés par là et tout ce qui pouvait être emporté l’a été... Il ne restait qu’un morceau du décor magistral mais qui était fortement endommagé. Le bâtiment avait été classé le 8 août 1988 et, à ce titre, était protégé comme monument. Il nous appartenait donc de proposer un projet de restauration en rapport à une telle œuvre. L’architecture, c’est toujours un rapport entre un lieu et un programme. Le lieu peut être remarquable comme dans



Francis Metzger, architecte en charge de la restauration de l’institut de Sociologie Solvay. © DR

ce cas, mais cela peut être aussi un terrain vague... Quand l’architecte intervient, il hérite de ce lieu et de son programme ; que ce soit un cinéma, un théâtre, une école, un logement, etc. Cela peut être extrêmement différent.”

“Quand nous avons commencé les recherches pour la Bibliothèque Solvay, l’absence de programmation posait problème ; on se trouvait face à un lieu sans programme et avec l’objectif de faire un bâtiment qui puisse servir à beaucoup de choses. En restauration, comme souvent, le problème réside dans la méthodologie ; il faut mettre en place une méthode qui permettra de restaurer le lieu. Il est nécessaire de baser sa méthode sur la connaissance ; cette dernière établira la philosophie de la restauration et repose sur une étude historique, la compréhension du bien sur lequel on va travailler.”

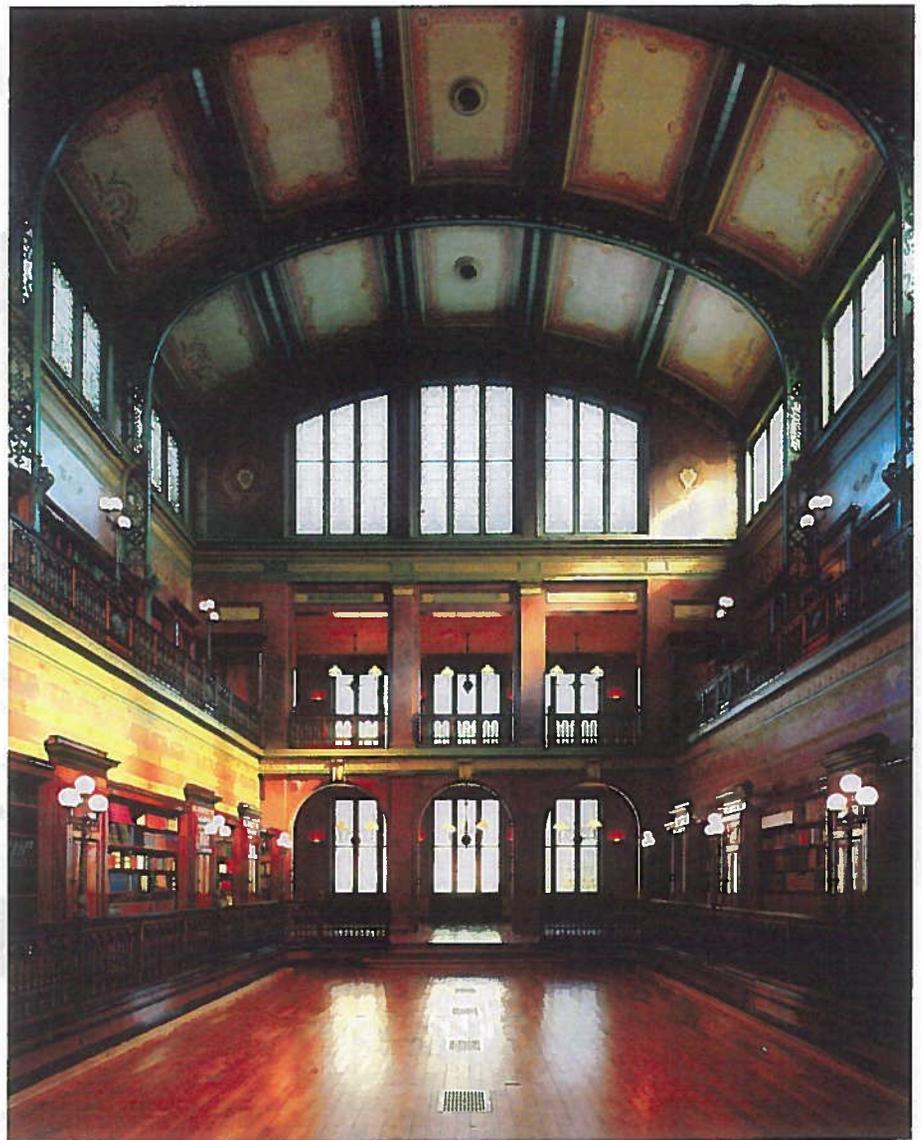
“Quand on rentre dans un lieu, on le cerne mal, beaucoup de légendes circulent. D’où la nécessité d’analyses historiques – ramener tous les plans d’époque, les permis, les photos, les écrits – et d’identifier le tout avec beaucoup d’acuité pour tenter de comprendre quel était le lieu dans son pristin état

– c'est-à-dire son état premier – et dans tous ses états intermédiaires, l'évolution suivie. Parallèlement, il y a une autre étude qui se met en place, l'étude *in situ*; les moindres détails peuvent apporter un éclairage sur ce qui s'est passé et pourquoi; les couleurs, les successions de couches picturales, des papiers peints, le prélèvement des matériaux et l'analyse des essences utilisés. L'architecte est un peu comme un inspecteur à la recherche d'indices. Ensuite, on corrobore les deux types d'analyse (historique et *in situ*) pour vérifier s'il y a bien une logique dans les résultats obtenus et le choix de la philosophie de restauration peut alors s'opérer."

"Pour les immeubles comme l'Institut de Sociologie Solvay ou comme la villa Empain, on essaie de revenir à la situation d'origine. Dans ce cas-ci, il s'agit de la situation de 1903. L'histoire nous rapporte que c'est Constant Bosman et Henri Vandeveld qui ont réalisé cet ouvrage suite à la commande d'Ernest Solvay en vue d'y implanter un institut de sociologie (ils ont également exécuté l'Arsenal à Etterbeek). Ce dernier offre l'édifice à l'Université libre de Bruxelles et le site devient alors la deuxième implantation de l'ULB qui était d'abord installée rue des Sables. Vers 1921, l'Institut de Sociologie déménage sur le site du Solbosch, là où sont rassemblées les différentes facultés. Les presses universitaires occuperont encore l'édifice du parc Léopold pendant une dizaine d'années. Puis, l'ULB quittera tout à fait cet emplacement pour se concentrer sur Ixelles et le bâtiment restera inoccupé pendant de longues années. Abandonné, dans un parc, à l'abri des regards, facilement accessible, l'institut va souffrir et faire l'objet de vandalisme. La Ville de Bruxelles entre alors en possession du bien complètement dégradé mais ne sait pas trop qu'en faire. Rien ne bouge jusqu'au classement du bâtiment, le 8 août 1988."

– Quelles ont été les particularités de la restauration de cette bibliothèque ?

– "Il y a eu plusieurs gros postes, relativement complexes : les vitraux, les menuiseries en acajou et les toiles marouflées, les peintures d'une façon générale. Concernant les toiles marouflées, l'ensemble des peintures murales sont en fait des toiles peintes. Pour les restaurer, on doit déshabiller tout le bâtiment en démontant les panneaux qui seront travaillés chez les artisans. C'est en effet beaucoup plus facile de travailler à plat sur les toiles que sur les murs. Souvent en restauration, on essaie de laisser les choses en



Vue de la salle de lecture et de son impressionnante nef, les toiles marouflées constituant la voûte ont été minutieusement restaurées. © MARIE-FRANÇOISE PLISSART

place et de travailler *in situ*. Tout dépend de la difficulté. Dans ce cas-ci, il était plus simple de travailler à plat et donc de tout démonter et puis de tout recoller après. De toute façon, il aurait fallu recoller les toiles en partie décollées. On a donc décidé de tout retirer, de réparer le support et d'en refaire quelque chose de cohérent. Un autre principe de restauration, c'est de toujours restaurer quand on peut restaurer et de ne remplacer que quand l'élément d'origine est perdu. À l'Institut de Sociologie, six toiles manquaient et le reste était à restaurer. Pour les 'manquantes', la difficulté, fut de trouver la toile, avec la même finesse de lin ! On ne le dit pas assez mais, en restauration, le problème qui se pose souvent

est de trouver les matières, pas les artisans. On a tendance à penser le contraire."

"Il a fallu également reconstituer les pochoirs, retrouver les types de pigments, identifier les techniques et puis lentement reproduire les motifs. Ce qui nous a le plus surpris, ce sont les couleurs. Quand on voit les couleurs de 1995, elles étaient très sombres, des bruns foncés. Or, lors de la phase de nettoyage et d'analyse chromatique, on découvre des tons orange, plutôt clairs. Dans la salle de lecture, nous avons dû progresser morceau par morceau, perchés sur des échafaudages : on n'a pu appréhender le travail dans son ensemble qu'à l'issue du processus, quand on a retiré

les échafaudages. Ce fut un beau moment. Dans le cas des vitraux, il a fallu trouver des matières pour la restauration des vitreries d'art : le petit Marguerite rose, un verre datant de la fin du XIX^e siècle, est impossible à retrouver en quantités suffisantes. Nous avons dû faire preuve d'imagination et trouver des solutions de remplacement. Pour la bibliothèque Solvay, nous avons fouillé les bibliothèques de vitriers d'art connus pour pouvoir retrouver l'essentiel des matériaux nécessaires... Un vrai puzzle !”

“C'est valable également pour les menuiseries. L'acajou d'origine provenait de Cuba, mais il n'y a actuellement plus d'acajou à Cuba ! Le rendu actuel, quasi identique, résulte d'un subterfuge. Les garde-corps étaient en acajou de Cuba, un acajou ébène, avec des parties plus sombres. Après avoir démonté ces structures pièce par pièce et tout redessiné, nous nous sommes appliqués à foncer (d'ébèner) l'acajou au brou de noix pour simuler des incrustations d'ébène dans l'acajou. Les fleurons qui coiffent ces garde-fous sont en fonte patinée et ils ont été refaits à l'identique.”

– Quels sont les moyens utilisés pour que, dans le futur, on puisse distinguer par exemple, une toile restaurée d'une toile remplacée, “neuve” ?

– “C'est très simple. Vous voyez le miroir de la toile ? Le spectre des arceaux métalliques qui retiennent les terres cuites ? On a nettoyé la toile et on ne va pas repeindre le miroir. Ce qui veut dire que l'on n'a pas fait de faux spectre. Toutes les toiles dont on voit le spectre, ce sont des toiles anciennes. On laisse toujours la trace entre la pièce rapportée et la pièce d'origine. Même principe pour les éclairages, où pratiquement tout avait disparu, à l'exception du lustre d'entrée et un élément. Certains appareils ont été redessinés d'après photos, ceux qui manquaient ont été reproduits à partir de l'élément restant. Pour les distinguer de l'appareil d'éclairage d'époque – qui fonctionnait au gaz –, on a reproduit la clé d'allumage ; mais la seule qui tourne est celle originale de l'appareil d'époque. C'est un principe en restauration : la charte de Venise demande au restaurateur de laisser la marque de son temps et de pouvoir distinguer les pièces rapportées des pièces d'origine. On travaille toujours en essayant de laisser une trace et l'œil averti distingue très facilement les deux...”

– Vous faites référence à la charte de Venise. Y a-t-il un théoricien dont vous vous inspirez ?

– “La charte de Venise est une convention bien répartie, qui est simple et sommaire, mais qui permet de mettre en place les



La cage d'escalier après restauration. Tout le démarrage de ce dernier avait disparu et a été minutieusement redessiné. © MARIE-FRANÇOISE PLISSART

grandes lignes directrices d'une restauration de qualité. En plus du fait de laisser la trace de son temps, la notion de réversibilité est le deuxième élément sur lequel s'étend la charte. Si on s'est trompé et que, dans cinquante ans, un architecte prend conscience de notre erreur, il doit pouvoir effacer ce qui a été fait aujourd'hui et laisser la partie authentique en place. C'est un autre principe sage de la charte de Venise.”

– Des mesures ont-elles été mises en place pour la conservation préventive du bâtiment ?

– “Désormais, il existe un carnet d'entretien et il est très important. Si la restauration coûte très cher, l'entretien n'est pas très coûteux. Pourtant, on a souvent tendance à accepter les restaurations et à ne pas assurer l'entretien. Dans ce cas-ci, l'utilisateur est très soucieux de la qualité de l'immeuble et nous a demandé de mettre en place un carnet d'entretien. C'est pour cette raison que, depuis 1995, nous intervenons tous les étés pendant environ deux mois, à faire de l'entretien du

bâtiment. On devrait établir un carnet d'entretien pour tous les immeubles.”

– Y a-t-il selon vous un point d'orgue dans l'Institut de Sociologie Solvay ? Quel est l'endroit qui a suscité en vous “une émotion” ?

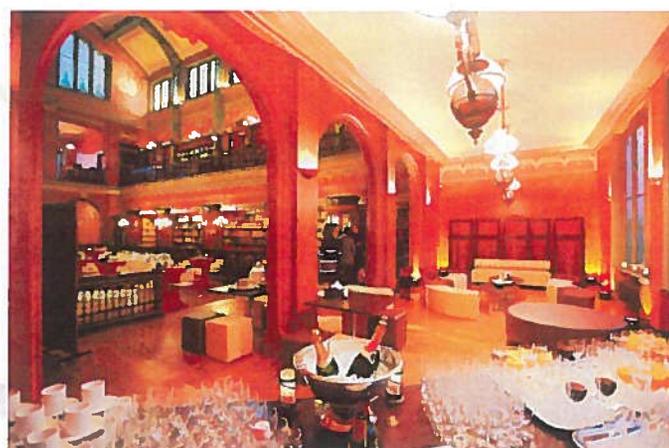
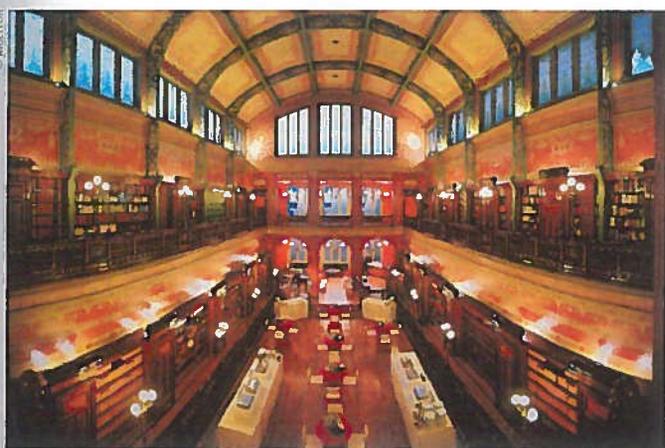
– “La salle de lecture... Ce bâtiment, c'est avant tout une salle de lecture avec tout autour des petits cabinets de travail. Ce bâtiment a un côté très classique avec son côté symétrique, il n'est pas vraiment Art nouveau, même si certains éléments y font penser. C'est vraiment cette nef, sa taille et tous les détails et le soin apporté à ces derniers. Quand on rentre dans cette cathédrale laïque, offerte par un mécène pour faire de la recherche – en sciences humaines, de surcroît – c'est merveilleux. Symboliquement, ce bâtiment est un bâtiment très puissant.”

– On peut dire que vous êtes spécialiste de l'architecture du tournant du XIX^e siècle en Belgique et plus spécialement à Bruxelles. Pourquoi ?

– “C'est un peu par hasard. Sans doute est-

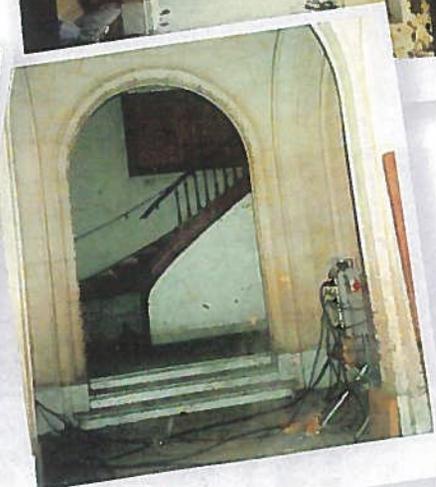
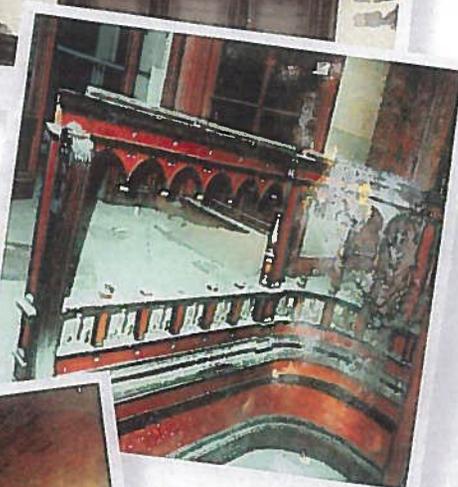
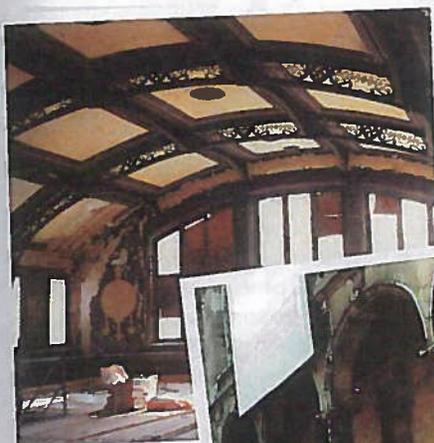
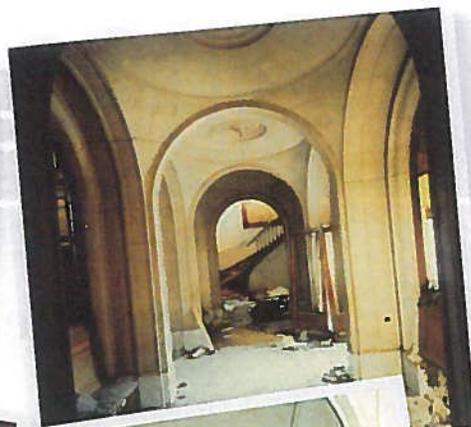


▲ L'Institut de Sociologie Solvay a retrouvé vie au rythme de tous types d'événements et constitue un lieu de réception prestigieux.



ce parce que cette époque correspond à l'apogée du patrimoine bruxellois. À la charnière entre le XIX^e et le XX^e siècle, Bruxelles connaît probablement la plus grande production mondiale en matière d'architecture. La ville s'étend à une vitesse prodigieuse. Vers 1900, la capitale s'arrête avenue Louise, l'avenue Franklin Roosevelt n'existe pas, elle n'est construite qu'en 1910. Mais le 'petit village bruxellois'

va exploser en une vingtaine d'années avec une qualité rare. Or, c'est essentiellement sur ce patrimoine que l'on nous demande de travailler aujourd'hui. Si les méthodologies (même si méthode et apprentissage sont spécifiques sur chaque cas) sont identiques pour toutes les périodes, le patrimoine bruxellois date essentiellement de cette époque-là."



Et avant...

En 1993, lors de l'état des lieux avant restauration, tel est le constat des dégâts : toiles arrachées, gravats jonchant le sol, vitres cassées, éléments précieux perdus,...

- Quelle est l'attribution actuelle de la Bibliothèque Solvay, son programme ?
- Aujourd'hui, elle accueille des réceptions de tout ordre. L'occupation est importante en terme d'activités ! C'est une sorte de petite salle des congrès très prestigieuse.

WWW.MA2.BE - WWW.EDIFICIO.BE
WWW.ICOMOS.ORG/CHARTERS/VENICE_F.PDF

Escaliers de Style Marc Van Obbergen

LAURÉAT AU CONCOURS DE LA VITRINE DE L'ARTISAN 2006
ET 1^{ER} PRIX AU CONCOURS 2007
DES MEILLEURS ARTISANS BRUXELLOIS



POUR TOUTS VOS PROJETS,
UN ARTISAN MET SES 35 ANNÉES D'EXPÉRIENCE À VOTRE SERVICE

Marc Escaliers de Style

S.P.R.L.

Chaussée de Roodebeek, 61/2 • 1200 Bruxelles
Tél/Fax : 02 763 31 36 • marcescaliers@busmail.net
www.marcescaliers.be